

Donald Liardi, sculpteur

Claude-Lyse Gagnon

Volume 6, numéro 1, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, C.-L. (1989). Donald Liardi, sculpteur. *Espace Sculpture*, 6(1), 46–47.

Donald Liardi, sculpteur

Épris de mythologie grecque, c'est l'un des Titans qui fascine le plus le sculpteur Donald Liardi et l'un des plus fabuleux, Prométhée, qui déroba aux dieux le feu pour l'apporter dans le creux d'un bâton aux mortels qu'il avait façonnés d'argile pour leur transmettre une parcelle de ce feu divin. On l'enchaîna dans une montagne où un aigle venait chaque nuit lui dévorer le foie qui renaissait le lendemain. Délivré par Héraclès, il revint enseigner aux mortels les arts nécessaires à fonder une civilisation. On sait que de tout temps, la mythologie a donné lieu chez les poètes, les écrivains, les peintres et les sculpteurs à toutes sortes d'interprétations. Pour Liardi, Prométhée incarne mieux que tout autre "le paradoxe", celui qui ne suit pas les sentiers battus, qui créa son monde en dehors de celui du commun. «D'ailleurs, dit-il, le paradoxe est en chacun de nous. Un jour, je créerai une sculpture d'un homme ou d'une femme riant et pleurant à la fois. L'être paradoxal».

Peut-être éprouva-t-il le choc du paradoxe au retour d'un séjour d'études de quatre ans à l'École des Beaux-Arts de Genève et d'un long périple en Grèce, en Italie, en France et en Angleterre, buvant aux sources de la sculpture européenne, lorsqu'il entendit dire de toute part qu'il lui serait impossible de vivre de sa sculpture au Canada. Il arrivait naturellement sans le sou, comme plusieurs "retours d'Europe", comme on surnomma en riant plusieurs intellectuels et artistes québécois de la moitié de ce siècle, qui allèrent outre-mer fréquenter les institutions de haut-savoir ou y musarder. Il fut près de se décourager, se sentit très solitaire. En outre, il ne savait même plus à quel pays il appartenait. Né à Long Island, près de New York, son acte de naissance le disait citoyen américain, né d'une mère canadienne et d'un père d'origine italienne. Cependant sa mère qui fut la première à l'encourager, dans son enfance, à se diriger vers les arts était revenue vivre dans son pays avec son mari. Elle l'accueillit dans sa maison, en Ontario, entre Kingston et Gananoque, face aux Mille-Iles, là où le fleuve Saint-Laurent vient, en amont, de prendre sa source. Une région d'une grande et étrange beauté.

Venu de l'enfance

Quelques jours plus tard, dans ce paysage privilégié, il continuait à sculpter. Reprenant par exemple une tête de cheval qu'il avait ébauchée durant sa dernière année d'études à

l'Université de Syracuse où il obtint un baccalauréat en Arts, une tête de cheval dont il avait voulu faire une abstraction, il passa d'abord un mois ou deux à étudier minutieusement l'anatomie d'un cheval. Ensuite, il réalisa une tête ordinaire. «Puis, j'ai commencé à la métamorphoser, raconte-t-il. Je pensais au printemps... me passait dans les yeux le bond prodigieux d'un saumon jaillissant de l'eau, je revoyais la beauté des chevaux que j'allais voir courir dans mon enfance quand je passais des étés à Vankleel Hill, j'entendais des rhapsodies hongroises de Liszt dans toute leur fougue, je pensais à la force des torrents, à l'énergie des vagues de la mer. Je mettais tout cela dans ma sculpture. J'étais le cheval à force de le créer. Aussi, il devenait le cheval des chevaux. L'unique. Alors je l'ai appelé *Equus*. Une symphonie de quinze années».

Il faut écouter Donald Liardi quand il parle de son oeuvre. Lui aussi part au galop mais sur Pégase. «Les personnages que je crée, je les porte en moi depuis mon enfance. Chacun est ce grain de sable qui se développe dans une huître perlière, entre la coquille et le manteau, et qui prendra le temps de devenir une perle. Peu importe l'espace de ma vie que j'y consacrerai. S'ils jaillissent, c'est qu'ils étaient là et pour leur donner esprit et formes, je procède avec patience, discipline, palier par palier, comme un alpiniste gravit une montagne de haut sommet».

Le matériau qu'il lui fallait

À l'Université de Syracuse, où il obtint un baccalauréat en Arts avant d'étudier à l'École des Beaux-Arts de Genève, Syracuse où fut installée la première fonderie de bronze des États-Unis, il fait la connaissance d'un jeune chercheur fort connu maintenant chez nos voisins, Roger Mack, qui travaillait sur de nouveaux matériaux industriels. Liardi l'intéresse au matériel du sculpteur. «La glaise, parfaite en céramique, à son avis, ne permet pas assez de détails en sculpture. Quant au plâtre, il s'avère trop fragile. Il existe deux grandes catégories de sculpteurs, ceux qui tranchent, coupent dans la

Pierre, le marbre, le bois, etc., et ceux qui façonnent, ajoutent. J'appartiens à cette dernière catégorie. Nous sommes dans l'ère du plastique, du fibre de verre, des matériaux futuristes. Pourquoi ne pas les utiliser? Mack qui est un génie capable d'inventer des matériaux de toutes sortes, voire pour l'espace, a trouvé le secret d'une résine idéale pour la sculpture, la résine de polyester. Voilà ce que j'emploie depuis des années».

Ses personnages, hommes ou femmes, ainsi que ses animaux sont toujours saisis dans des moments de haute exaltation, comme s'ils étaient rendus au bout d'eux-mêmes, comme s'ils ne pouvaient plus donner davantage. Non pas dans la tristesse et l'abattement mais dans la puissance que leur a demandé tout leur dynamisme et leur énergie. Ce sont des surpassés. Si tendus qu'ils en deviennent démesurés. Ils en sont au point ultime de l'essence et de l'existence. Sinon, ils craqueraient et ce serait le déséquilibre. Ils ne chutent pas, ils planent.



Donald Liardi *Life Dance*
Résine d'époxy et/ou bronze. 60" h. Courtoisie de la
Galerie Westmount.



Donald Liardi, *A Different Drummer*
Bronze. 14" h.
Courtoisie de la Galerie Westmount.

Liardi veut ainsi les présenter au monde, dans ces moments-là, comme un plain-chant dans une cathédrale, comme une émotion si intense qu'elle immobilise...

Développant des techniques nouvelles adaptées aux matériaux inusités, utilisant des méthodes personnelles qui ont exigé des recherches et demandent de la patience et du doigté, le sculpteur ne se demande jamais combien de temps il prendra avant d'achever un prototype. Il sera prêt, c'est tout, en temps et lieu... Utilisant de la cire (micro-cristalline wax) ou de la plasticine, il commence une ébauche de petite taille en général, se servant de simple broche de porte-manteau comme armature. Il est essentiel que cette armature presque inexistante soit très malléable pour donner toute la *flexibilité* à ses créations en mouvement. Il travaille parfois plusieurs pièces à la fois, l'une donnant naissance à une autre, l'une transférant son énergie à la suivante. Il les suspend alors au plafond par des fils et des cordes, s'il travaille à l'intérieur, ou à des soliveaux de sa fabrication s'il s'installe dehors, afin qu'ils gardent toute leur mouvance. Pour affiner les détails, pour donner plus d'importance à un muscle, un trait, un relief, il détachera le corps en sections : une jambe, un pied, la tête. Lorsqu'il décide d'exécuter une oeuvre de petite taille, *Le Marcheur*, par exemple, qui mesure dans les vingt-cinq, trente pouces, puis de lui donner une monumentalité d'envergure, atteignant les trois mètres, l'oeuvre est tout de même transformée. Les détails deviennent impor-

tants, la vague des muscles se précise, la jambe se développe. Toutefois, c'est chose très rare puisqu'il conçoit ordinairement le sujet dans ses dimensions définitives.

Le processus est long et délicat avant d'arriver au stade d'utiliser la fameuse résine de polyester inventée par Mack, à Syracuse, qui employée avec un catalyseur devient son "médium positif". À cette résine durable, malléable, légère et peu toxique, il ajoutera parfois des substances pigmentaires utilisées dans les travaux de fibre de verre pour obtenir certaines colorations de pastel. Le voilà alors à 80% de la finition de son prototype. Le 20% s'achèvera dans l'affinement des détails et l'adoucissement des courbes. Il lui arrivera d'enduire tel prototype d'une patine de son cru pour montrer ce que la sculpture aura l'air lorsqu'elle sera coulée dans le bronze mais jamais elle ne sera vendue telle quelle.

Le bronze qui polit

Confiant 85% à 90% de ses sculptures à l'Artcast Foundry de Georgetown, en Ontario, reconnue comme l'une des meilleures fonderies en Amérique du Nord, le sculpteur en suit néanmoins chaque phase du moulage en bronze (qu'il compare avec humour à la fabrication des lapins en chocolat de Pâques) avec grande attention. «Si vous l'avez créée, cette sculpture, vous l'accompagnez jusqu'au bout». Telle est sa devise. Et, c'est surtout pour lui donner une finition à la mesure de son souci de perfectionnement. «Le bronze, dit-il, c'est comme un autre métal, comme une pierre, comme un bois, ça se parachève. D'opaque, il peut devenir translucide. Je le sable, je le travaille...» Enfin, il s'occupe lui-même de trouver la base, le piédestal sur lequel reposera sa sculpture. Pour accompagner le bronze, il choisira le marbre rare, les plus belles pierres en étudiant tout aussi attentivement les formes qu'elles méritent. «Jusqu'au bout», a-t-il précisé...

En créant ses prototypes en résine de polyester, ce sculpteur encore dans la trentaine, de solide culture, d'inspiration débordante, peut ainsi exposer chaque année, ce qui serait impossible s'il présentait ses sculptures en bronze, étant donné le coût élevé de l'alliage et des opérations. Toute sa vie est vouée à la sculpture. Demeurant dans un lieu qu'on pourrait qualifier de *hors du monde* parce qu'à l'abri du tumulte des autoroutes, des villes, des voisins immédiats et que cet endroit est très beau, il n'a de vie mondaine qu'en fonction des galeries, des réunions sociales qu'en rapport avec certaines conférences qu'il donne et des fêtes que si ses oeuvres atteignent la plénitude qu'il a imaginée. Bref, il travaille comme ont toujours fait les grands. Démesurément.

Et pourtant ce solitaire très civilisé, fin

causeur, bilingue à souhait, ressemblant plus à un professeur impeccable qu'à un artiste manipulant la matière («on se fait de drôles d'idées des artistes, dit-il, Henry Moore, par exemple, est plus petit et plus mince que moi») ce solitaire semble aimer les gens et les trouver beaux. Surtout les femmes. En particulier les danseuses. Et ses femmes, comme celles de la Renaissance, période qu'il exalte entre toutes, sont puissantes et raffinées. Dans sa fameuse sculpture *Life Dance*, c'est elle dont un pied repose par terre, qui constitue le pivot tandis que l'homme, fantasmagorique, dans l'espace, l'appelle, la quitte ou la rejoint à bout d'un bras. Le paradoxe par excellence, à la Liardi.

Justement, en apercevant pour la première fois cette oeuvre dans une galerie de Toronto, Jean-Guy Lessard, propriétaire de la Galerie Westmount en fut subjugué. Immédiatement, il fit tout en oeuvre pour rejoindre le sculpteur et lui ouvrit grandes, les portes de sa galerie de la rue Sherbrooke. C'était à l'été 87. Il faisait beau, il installa même une de ses sculptures devant sa porte. À l'automne 88, la Maison de la Culture Notre-Dame-de-Grâces, commença sa saison avec cinquante-cinq de ses sculptures en bronze et résine. Montréal déroulait ses tapis. À Québec, la Galerie Éliette Dufour, en fit autant, l'hiver dernier. On aurait dit qu'il était attendu. Pourquoi pas? On attend toujours de grands visiteurs...



Donald Liardi, *Rocking Horse*. Bronze. 20" h.
Courtoisie de la Galerie Westmount.